



HAL
open science

Freud et la psychiatrie

Thomas Lepoutre, Villa François

► **To cite this version:**

Thomas Lepoutre, Villa François. Freud et la psychiatrie . SIGMUND FREUD, EUGEN BLEULER, LETTRES 1904-1937, Gallimard, pp.17-46, 2016, Connaissance l'inconscient, 9782070101313. hal-01495459

HAL Id: hal-01495459

<https://hal.science/hal-01495459>

Submitted on 25 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SIGMUND FREUD
EUGEN BLEULER

LETTRES

1904-1937

Édité et commenté par Michael Schröter
Introduction de Thomas Lepoutre et François Villa

Avant-propos de Tina Joos-Bleuler
Contribution de Bernhard Küchenhoff

Traduit de l'allemand par Dorian Astor

The logo for NRF (Nouvelle Revue Française) is a stylized, lowercase 'nrf' in a bold, cursive script font.

GALLIMARD

FREUD ET LA PSYCHIATRIE

Par Thomas Lepoutre et François Villa

« Il n'y a rien, dans l'essence du travail psychiatrique, qui pourrait se dresser contre la recherche psychanalytique. Ce sont donc les psychiatres qui s'opposent à la psychanalyse, pas la psychiatrie¹. » La formule ironique et simple permet à Freud d'avancer en 1916 que la recherche psychanalytique est légitime pour la psychiatrie, au moins en droit, et de souligner que l'hostilité éventuelle vient des psychiatres. La psychiatrie, dès l'origine, se constitue à la fois comme interface naturelle et spontanée du discours freudien — Freud n'est pas loin de la considérer comme « le premier terrain d'application de la psychanalyse² » — et comme interface conflictuelle et pour ainsi dire « résistante » à la percée qu'il entend y faire. Son ambition épistémologique est considérable, qu'il répète jusqu'à la stéréotypie : la psychanalyse aurait à « rendre possible une psychiatrie scientifique d'avenir » — rien de moins. Thèse troublante aujourd'hui où c'est la psychiatrie qui somme la psychanalyse de donner ses raisons épistémologiques et de produire les « preuves » de ses ambitions thérapeutiques ; thèse dérangeante aussi en ce qu'elle fait croire à un décalage entre la démesure de la prétention épistémologique de Freud et la pauvreté prétendue de son expérience psychiatrique. Le malaise tient à ce qu'il y a chez Freud, simultanément, une position résolument critique envers la psychiatrie et

1. Freud 1916-17a, p. 326.

2. Freud 1924f, p. 112.

un silence maintenu quant à ses représentants et à l'expérience asilaire concrète — ce qui permet à certains de croire que Freud méconnaîtrait ce dont il parle. Le texte freudien dessinerait ainsi un mélange de doléance visant à faire entendre une prétention scientifique de la psychanalyse à l'endroit de la psychiatrie, d'une part, et d'omission délibérée du dialogue à mener, d'autre part.

En découvrant la correspondance, pratiquement inédite, entre le « père de la psychanalyse » et le « père de la schizophrénie », on s'avise pourtant que Freud est loin d'être inattentif à la psychiatrie. Ainsi ces lettres permettent-elles de renouveler un *topos* historiographique — puisqu'elles témoignent *in vivo* d'une première rencontre (manquée ?) de la psychanalyse avec la psychiatrie universitaire —, et de saisir *in statu nascendi* le malentendu toujours actuel entre psychanalyse et psychiatrie.

En outre, on y découvre une relation trop méconnue entre Freud et Bleuler, plus étroite et durable que ne laissent penser la plupart des biographies de Freud. Dans leur dialogue épistolaire, on voit Freud en situation, à la frontière de la psychiatrie. Tour à tour, il nourrit ses espoirs de développement de la psychanalyse, assume *privatim* ses ambitions épistémiques, fait preuve de patience dans la transmission de la « chose », s'irrite des résistances, fait des compromis et tranche dans les conflits politiques. L'échange est flatteur pour lui, mais préoccupant : l'« accueil » de la psychanalyse par la psychiatrie demeure conjoncturel.

Aussi faut-il mesurer la valeur de cette relation personnelle pour Freud : Eugen Bleuler est le premier psychiatre universitaire à prendre au sérieux les thèses freudiennes, en les important, *via* le Burghölzli, dans le texte psychiatrique — en quoi il introduit *de facto* la psychanalyse dans un dialogue avec la psychiatrie, « dialogue » qui ne pouvait exister avant lui que comme une revendication en droit. En retour, Bleuler est aussi le nom qui donne à la psychiatrie son inscription la plus pérenne dans l'écrit analytique — et le psychiatre le plus cité de l'œuvre freudienne.

Il faut donc juger de près le dialogue freudien avec celui qui fut un « compagnon de route » pour Freud, dont il se distance secondairement. D'autant plus qu'il a reconnu avec « gratitude », et de façon répétée, les « grands mérites que s'est acquis l'école

psychiatrique de Zurich, notamment de Bleuler et de Jung, par sa contribution à la diffusion de la psychanalyse¹ ».

LA « CAUSE » AU BURGHÖLZLI

À partir des années 1906-1907, Freud est rejoint par Max Eitingon, Carl Gustav Jung, Karl Abraham, Abraham Brill, Ludwig Binswanger, mais aussi par Franz Riklin, Johan van Ophuijsen, Herman Nunberg ou Alphonse Maeder. Tous sont passés par Zurich et ont travaillé sous la direction de Bleuler. Le rappel de cette série illustre, où l'on reconnaît bon nombre des élèves les plus éminents et les plus proches de Freud, suffit à évoquer d'emblée la dimension « historique » et la portée du « ralliement » du Burghölzli à la « Cause » psychanalytique, brusquement installée au cœur de la pratique institutionnelle.

Cette correspondance restitue le climat de travail qui s'installe dès lors au Burghölzli : dans l'horizon de la découverte freudienne, c'est en effet toute une « atmosphère » psychanalytique et un *habitus* interprétatif qui s'ancre dans la pratique asilaire.

Le travail clinique en est bouleversé. À son arrivée, Brill écrit :

Je n'oublierai jamais la première réunion de synthèse à laquelle j'ai assisté ce matin-là. Je fus déconcerté et envoûté par ce que j'ai vu et entendu là-bas. Le cas présenté [...] était une femme d'une cinquantaine d'années, dont l'état avait été diagnostiqué, cliniquement, comme « mélancolie d'invololution ». Si j'avais eu à présenter un tel cas à New York, quelle qu'ait été mon élaboration du tableau pathologique, je n'aurais jamais été au-delà d'une description précise du déclenchement et du développement des symptômes. Cette partie de l'histoire du cas ne prenait pas beaucoup de temps au Burghölzli. Le Dr Bleuler, qui conduisait l'entretien, m'a déconcerté par son

1. Freud 1914d, p. 49.

approche du patient. Il fut mis en évidence, par exemple, que peu avant son admission à l'hôpital, la patiente avait quelquefois versé du vin rouge dans son lit avant de se lever. Pour moi, à cette époque, ce n'était qu'un de ces comportements particuliers qu'on avait coutume d'observer chez de tels patients. Au Burghölzli, après un questionnement prolongé, cet acte était interprété comme un effort de la part de la patiente pour rétablir le flux interrompu de ses règles¹.

On voit là se dessiner le visage inédit d'une clinique psychiatrique d'inspiration psychanalytique, celle que reconnaissent spontanément les analystes travaillant en institution psychiatrique. Cela donne le « ton » : les symptômes ne sont pas seulement des signes mais ils ont un sens — à mettre en regard des méconnaissances institutionnelles chroniques de la chose inconsciente et du déterminisme psychique. Dans la bibliothèque de l'hôpital, entre deux patients, on consulte alors les *Études sur l'hystérie*, la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, les *Trois essais*, le « cas Dora », le *Witz*². D'ailleurs, au Burghölzli, « toutes les publications de Freud constituaient un événement³ ». La *Traumdeutung* tient lieu de premier « manuel » de psychanalyse⁴, et l'article de 1896 sur un cas de paranoïa chronique fournit un horizon neuf pour la clinique de la psychose — c'est en fait l'article programmatique de toute la pratique du Burghölzli⁵.

La « découverte » des textes freudiens s'accompagne d'un enthousiasme généralisé pour le déchiffrage : il en résulte une réorientation de toute la clinique vers la passion du sens et la recherche obstinée du mécanisme « psychogénétique » du symptôme. Tout est bon à interpréter. C'est l'effet indéniablement « revivifiant⁶ » sur la pratique clinique de la théorie freudienne :

1. Brill 1944, p. 28-29.
2. Brill 1944, p. 40.
3. Maeder 1957, p. 78-79.
4. Marinelli et Mayer 2009.
5. Brill 1944, p. 91.
6. Brill 1944, p. 30.

C'était inspirant de faire partie d'une équipe de collaborateurs actifs et enthousiastes qui travaillaient énormément pour maîtriser les principes freudiens et les appliquer à l'étude des patients. La psychanalyse semblait avoir tout envahi là-bas. Lorsque quelqu'un faisait un lapsus, il lui était immédiatement demandé de l'expliquer, et la franchise dont on faisait preuve à cette occasion était vraiment impressionnante. [...] À l'époque de ma visite, ils semblaient tous persuadés que les mécanismes freudiens existaient chez chaque patient¹.

Tel est en effet le « climat » institutionnel inédit qui s'empare du Burghölzli, celui d'une psychiatrie avertie de l'apport freudien, mais dont l'application dogmatique, comme s'il s'agissait d'un savoir prêt à appliquer, trahit parfois une conviction quelque peu naïve, due au manque d'expérience. Cela campe néanmoins l'inconscient dans le « décor » institutionnel. Bleuler, gage de ralliement, en témoigne publiquement :

Les médecins du Burghölzli ne se sont pas seulement interprété leurs rêves les uns aux autres, nous avons fait attention pendant des années à tout signe complexe qui était fourni : lapsus linguae, lapsus calami, écrire un mot au-dessus de la ligne, actes symboliques, fredonner des mélodies inconscientes, oublier, etc. De cette manière, nous avons appris à nous connaître les uns les autres, nous avons acquis réciproquement une image homogène de notre caractère et de nos aspirations conscientes et inconscientes, et l'on fut assez honnête pour reconnaître les « interprétations » exactes comme telles².

Outre ce pouvoir évocateur de l'œuvre freudienne sur l'imagination psychiatrique, la pratique se trouve transformée par la référence, non pas simplement aux processus inconscients des patients, mais à ceux qui animent le désir soignant : l'analyse ne

1. Brill 1944, p. 30.

2. Bleuler 1910, p. 65.

concerne pas seulement le patient, et, si l'on y prête attention, comme le reconnaît Bleuler, on peut relever « quotidiennement des symptômes freudiens [...] *chez soi-même et chez ses proches*, à partir desquels on peut conclure à d'autres processus psychiques inconscients, qui s'avèrent objectifs et qui démontrent sur ce fait de manière irréfutable l'exactitude de la présupposition¹ ». L'inédit de cette pratique, qui s'invente « au jour le jour » en faisant cas de l'inconscient, est que le médecin se voit alors personnellement interpellé par sa réalité psychique, et directement concerné par un déterminisme psychique qu'il ne cherche habituellement que chez l'autre. Le psychiatre n'est plus dispensé de motivations inconscientes. L'inconscient passe par son inconscient, et le « soignant », impliqué dans l'énigme qu'il entend déchiffrer, apprend à y mettre du sien, à y aller de sa personne. C'est, *a minima*, sa propre participation à la psychopathologie de la vie quotidienne qu'il découvre — c'est d'abord pour ses propres symptômes que Bleuler a été mobilisé² dans le texte freudien — de la même manière que Freud lui-même s'est enrôlé comme névrosé dans le mouvement de son invention.

L'hypothèse de l'inconscient produit un effet de décentrement par rapport aux rôles bien distribués entre psychiatre et malades. « Le médecin avait cessé d'être un observateur non impliqué ; la nouvelle méthode de la psychanalyse s'appliquait aussi à lui-même³. » En témoignent du reste les emplois du temps : chaque assistant se prête « plusieurs heures » par jour aux tests d'associations, à s'élucider devant le galvanomètre, ou à interpréter publiquement, lors de réunions cliniques, ses rêves et ses actes manqués. En un mot, la psychanalyse fait cas du psychiatre. Bleuler en fournit un exemple éloquent, dans sa lettre à Freud du 14 octobre 1905 :

Une autre fois, j'ai soumis mon rêve aux médecins assistants et à ma femme. On ne put avancer en ma présence. Je

1. Bleuler 1907b, p. 1947-1948.

2. C'est en effet comme fournissant un exemple éloquent de « méprise de lecture » que Bleuler trouve sa première inscription dans l'écrit freudien. Voir Freud 1901b, p. 195-196.

3. Maeder 1957, p. 78-79.

dus quitter la pièce un long moment et lorsque je revins, on avait interprété mon rêve, mais dans un sens qui ne pouvait correspondre à ma pensée : on y avait très clairement intégré les complexes de ma femme, qui avait pris la conduite de l'analyse en mon absence.

Tout le monde est si bien « infecté » que ces messieurs y mettent le holà : « Les femmes des médecins, non seulement écoutaient les discussions et y prenaient part, mais aussi faisaient le récit de leurs propres rêves. Peu à peu, cependant, comprenant mieux ce qu'étaient les tendances et les aspirations inconscientes, ils en vinrent à interdire à leurs femmes de raconter leurs rêves¹. » Un parfum d'analyse sauvage règne spontanément dans l'accueil fait aux théories freudiennes — qui pose avant la lettre la question de l'inconscient dans le lien institutionnel. Pour Freud, la conquête de la psychiatrie passe par la *conquête du psychiatre* : la voie « sauvage » est-elle la bonne ?

La conquête de la psychanalyse passe de même par la conquête d'une part négligée de soi. Il est alors remarquable que, par leur implication personnelle dans la « vérification » de la découverte freudienne, les psychiatres du Burghölzli aient contribué à mettre au jour, chez le médecin, les « résistances qui tiennent à l'écart de sa conscience ce qui a été reconnu par son inconscient² ». Cette manière d'expérimenter à tout-va l'analyse tend en effet très tôt à montrer au psychiatre la nécessité « d'avoir pris connaissance de ceux de ses propres complexes qui risqueraient de gêner sa compréhension des propos de l'analysé », s'il veut « se servir ainsi de son inconscient comme instrument dans l'analyse³ ». On voit là se dessiner avant la lettre la problématique du « contre-transfert » — dont il faut remarquer qu'elle est convoquée précocement par la clinique psychiatrique de la psychose.

1. Abraham 1976, p. 69.

2. Freud 1912e, p. 67.

3. Freud 1912e, p. 66-67.

RÉCEPTION DE LA PSYCHANALYSE,
RÉSISTANCE À LA PSYCHANALYSE

Cette première réception de la *théorie* analytique est solidaire de l'*expérience* de la psychanalyse. Et c'est spontanément que la fascination théorique précoce de Bleuler pour la découverte freudienne induit une « tentative d'analyse » épistolaire¹ avec Freud, selon le mot de Bleuler lui-même.

Leur correspondance contient d'innombrables indices de la passion transférentielle inhérente à cette « tentative » et montre, dans l'espace du transfert, les « résistances » de plus en plus explicites de Bleuler — d'autant qu'elles ne sont pas interprétables, faute de l'instauration de la névrose de transfert que permet le divan. Dans ses lettres, Bleuler s'identifie ainsi comme l'« élève » (6B), celui qui a « davantage à apprendre » (4B), et qui, se désespérant de ne parvenir que « très exceptionnellement à interpréter [s]es propres rêves », se tourne « vers le Maître lui-même » (5B) dans l'espoir qu'il le mette, « par une indication, sur la voie d'une solution ». Aussi, en lui adressant une copie de ses rêves dûment consignés, ainsi qu'une série d'annexes comportant ses associations pour que Freud l'aide dans l'interprétation, Bleuler lui demande, inquiet, si sa propre auto-analyse est « sans espoir » ou en quoi il se « trompe » (6B).

Bleuler témoigne bien assez à quel point il désire s'exposer à l'interprétation de Freud, et vérifier l'inconscient sur « lui-même ». Mais voilà qu'au milieu de tous ces marqueurs de « transfert positif » enthousiaste, presque trop beaux, on trouve simultanément les indices d'une « résistance » à la découverte freudienne. Celle-ci se déploie autant en direction du texte freudien que vers la méthode d'interprétation des rêves, car Bleuler ne parvient pas à « écrire inconsciemment » ses associations.

1. Cela a bien été mis en lumière par Lydia Marinelli et Andreas Mayer. Voir Marinelli et Mayer 2009, p. 41-59. C'est dans cet ouvrage que sont publiées pour la première fois en français les sept premières lettres de la correspondance entre Bleuler et Freud.

S'agissant du texte analytique, on note dans l'une des premières lettres de Bleuler à Freud, le 9 juin 1905, le premier signe de son ambivalence en réaction aux *Trois essais* : Bleuler aurait souhaité que la théorie de la sexualité soit « plus développée. Je crois sinon pouvoir rendre hommage à tous vos écrits. Mais là, je ne puis tout à fait vous suivre ». Sur ce point précis, sur la chose sexuelle, « il manque ces preuves qui, dans les autres publications, sont si convaincantes » (4B). La résistance précoce de Bleuler à reconnaître le rôle que joue le sexuel dans la vie psychique annonce les réticences publiques à venir, et l'irritation d'où rayonneront un ensemble de malentendus. Les « premières lettres » seraient-elles aussi surdéterminées que les « premières séances », qui contiennent en germe tant de l'analyse à venir ?

Du côté de l'analyse épistolaire, il est frappant que Bleuler, en demandant une analyse, enjoigne à Freud de « considérer les pièces jointes, non comme un matériau pour l'interprétation du rêve, mais comme la base d'une critique de la technique » (6B). Bleuler demande une interprétation, et la refuse d'avance ; il écrit pour faire sa propre analyse, puis s'en détourne en pensant qu'il apprendra, lui, quelque chose à Freud — en quoi il prend position relativement à la psychanalyse, avant d'avoir fait l'expérience de la sienne. Tout se passe comme si Bleuler se prêtait complaisamment à la théorie freudienne, mais qu'il se revendiquait comme une exception et entendait obtenir une dérogation pour son propre cas. L'inconscient est pour les autres.

Bleuler se sert du transfert comme résistance — et la distance épistolaire l'y encourage. Parce qu'il offre une écriture essayant de reproduire la liberté de l'association, le matériel épistolaire est parlant : la détermination transférentielle, avec son cortège de marques d'hostilité et de reconnaissance, pointe son nez çà et là. Freud se voit ainsi installé au centre des préoccupations polémiques inconscientes de son correspondant :

J'oublie toujours les exemples si je ne prends pas aussitôt des notes. Cela m'arrive tout le temps. Un tel oubli ne peut tout de même pas être un oubli d'ordre complexe, quelle que

soit la justesse de la théorie freudienne dans d'autres cas. Il doit y avoir encore d'autres mécanismes en jeu. Je ne voulais pas être si bavard. C'est venu de soi-même. Naturellement, ces objections ne doivent pas être prises trop au sérieux. (8B)

Bleuler, sous prétexte qu'il « bavarde », enjoint à Freud, par une annulation rétroactive, de ne pas prendre au sérieux cette fantaisie de « limitation » de la théorie freudienne — et dénie de ce fait une attaque bien réelle. La dénégation patente se trahit d'ailleurs dans la suite, qui complète l'attaque initialement désamorcée : « Mais il me semble évident que nous ne sommes pas encore au bout de notre savoir. Il y aura donc d'autres mécanismes que ceux que nous connaissons, et parmi eux peut-être ceux de l'oubli » (8B).

L'exemple montre à quel point Bleuler s'offre comme patient — avec une intention double : il s'offre au désir de Freud (« J'ai choisi le premier thème sexuel parce que vous cherchiez quelque chose de sexuel », 8B), mais il ne se livre à son analyse que pour mieux la contester (« la question sexuelle que j'ai posée n'est pas résolue, même si j'accepte votre explication », 6B). C'est que sa demande d'analyse contient une menace voilée : « Si vous ne réussissez pas dans mon propre cas, vous ne pouvez attendre de moi que je croie en votre méthode et votre théorie¹. » Vous devez réussir dans mon cas ou renoncer à mon soutien : Bleuler se propose en fait à Freud en forme de défi.

Conscient de la difficulté, Freud accepte cependant le jeu transférentiel : en face du psychiatre, il ne peut qu'adopter une attitude analysante et assumer la responsabilité de l'acte interprétatif : « J'incline à ne pas traiter les collègues qui sont dans la résistance autrement que les malades qui se trouvent dans la même situation². » Ce n'est pas une lubie personnelle d'analyste sauvage : si Freud s'engage à traiter les psychiatres comme des patients, c'est que le sens de sa découverte même impose cette stratégie. Nous voyons s'esquisser la règle qui exige de qui veut

1. Falzeder 2007, p. 355.

2. F/A, p. 63.

devenir psychanalyste qu'il se soumette à l'expérience de l'inconscient, et donc à la cure analytique.

BLEULER, « MINISTRE DE LA DÉFENSE »
DANS LA « BATAILLE FREUDIENNE »

En parallèle, le dialogue avec Bleuler relance chez Freud l'espoir de faire de la psychanalyse la « psychiatrie future¹ ». C'est du reste le sentiment des médecins du Burghölzli : la découverte freudienne a « inauguré une nouvelle ère en psychiatrie — celle de la psychiatrie interprétative² ».

La conviction que « c'est chez nous, entre Zurich et Vienne, que bat à présent le pouls de la nouvelle vie de la psychiatrie³ » va de pair avec la conscience assumée, chez Freud, de l'« indigence de la psychiatrie contemporaine⁴ ». Bleuler lui semble être ainsi un soutien « inestimable » pour organiser depuis le Burghölzli la « continuation de la grande "bataille freudienne"⁵ » — dont il faut reconstituer la stratégie.

L'occasion déclenchante semble être la publication des premiers écrits du Burghölzli sur l'efficacité des mécanismes freudiens pour repenser la question de la psychose : ainsi que Freud, enthousiaste, le déclare à Bleuler à la réception des « Freud'sche Mechanismen in der Symptomatologie von Psychosen », dans sa lettre du 30 décembre 1906 : « Après la brillante étude de Jung sur la *dementia praecox*, votre article d'une si grande portée — je suis confiant, nous conquerrons bientôt la psychiatrie » (12F).

À partir de là, Freud espère que la conversion du Burghölzli aux thèses psychanalytiques, l'adhésion à la théorie sexuelle en particulier, rende sensible son propre message dans la commu-

1. F/J, p. 130.
2. Brill 1944, p. 32.
3. F/J, p. 120.
4. F/J, p. 195.
5. F/J, p. 100.

nauté psychiatrique. « Quand Bleuler et vous aurez également admis la théorie de la libido, écrit-il à Jung, il devra y avoir un fracas audible dans la littérature¹. » Le psychiatre partisan de la Cause devient le porte-voix du discours analytique : le nom, la position de Bleuler donneraient résonance au message freudien, et forceraient à le prendre en considération.

Freud a d'emblée une stratégie d'ensemble — éviter trop « d'égards diplomatiques » —, et une vision tactique — assigner à chacun une fonction spécifique. Ainsi qu'il le dit à Jung :

Depuis que Bleuler et vous [...] m'avez ouvert une certaine audience dans la littérature, le mouvement en faveur de notre nouveauté ne pourra plus être arrêté, malgré toutes les réticences des autorités, destinées à périr. Je trouve par conséquent très opportun que nous partagions les fonctions selon notre caractère et notre situation personnelle, que vous essayiez de faire la médiation avec votre chef, tandis que je continue à jouer l'entêté et celui qui a toujours raison, et à présumer de mes contemporains qu'ils avalent le morceau désagréable non délayé².

Dans cette répartition des rôles, c'est nommément Jung qui est missionné pour accomplir la « conquête » de la psychiatrie, selon l'ambition d'un Freud lyrique :

Sois donc tranquille, cher fils Alexandros, je te laisse davantage à conquérir que je n'aurais pu maîtriser moi-même toute la psychiatrie et l'assentiment du monde civilisé qui est accoutumé à me considérer comme un sauvage³.

Il entend d'ailleurs se faire représenter dans la psychiatrie universitaire, plus qu'il n'ambitionne d'y prendre position lui-même, et mandate volontiers *un autre* — ce sera à Bleuler, puis à Jung, Abraham, Binswanger d'investir cette « province » et terre

1. F/J, p. 91.

2. F/J, p. 62.

3. F/J, p. 392.

d'annexion légitime. « Votre engagement du côté de la psychiatrie est très souhaitable ; en effet, ici, nous ne pouvons vous y suivre ; mais on peut appliquer ce qu'on a appris du côté des névroses », écrira-t-il à Abraham¹. C'est qu'il y a une « *alma mater* » de la clinique névrotique — comme Freud le dit, un *Mutterland*, une mère patrie —, qui permet la conquête, et néanmoins lui interdit de s'en approcher trop. L'image de la « terre promise » appuie pour Freud le double mouvement : « Vous serez, écrit-il à Jung, celui qui comme Josué, si je suis Moïse, prendrez possession de la terre promise de la psychiatrie, que je ne peux qu'apercevoir de loin². »

Or si, dans le fantasme de Freud, Jung est un conquérant, qui innove contre les adversaires, Bleuler est un protecteur, un défenseur, qui traduit pour les réticents, dans les termes autorisés de la diplomatie, les « avancées » freudiennes. Bleuler n'innove pas, mais il introduit la psychanalyse dans la psychiatrie, sans la mettre directement en œuvre. Ne pouvant l'enrôler comme conquérant à cause de sa trop grande « hésitation », Freud voit en lui un excellent « ministre de la défense³ ».

Bleuler en endosse volontiers le rôle dans une dizaine de contre-attaques et de recensions positives dans les années 1907-1911, qu'il fait paraître essentiellement dans la *Münchener Medizinische Wochenschrift*, soit à destination directe de la communauté médicale. Dans le contexte de la « nouveauté » freudienne, le message psychanalytique est ainsi présenté et commenté par une voix reconnue dans la communauté psychiatrique, qui invite à lire les propositions psychanalytiques « avec critique mais sans préjugés⁴ » — quitte à les « neutraliser » pour les rendre plus acceptables.

Déjà, ce travail de défense porte le mélange d'adhésion et de réserve si caractéristique de l'ambivalence de Bleuler à l'égard de la découverte freudienne. Partisan convaincu de la psychologie de Freud — « Personne ne devrait revendiquer le titre de psycho-

1. F/A, p. 105.

2. F/J, p. 271.

3. F/Fer, t. I, p. 279.

4. Bleuler 1908c.

logue ou de psychopathe s'il ne s'est d'abord réconcilié avec Freud¹ » —, il hésite cependant devant les « détails » des hypothèses freudiennes, qui attendent de plus amples « preuves » pour pouvoir être officiellement adoptées. Dans l'ensemble, la posture officielle est « apologétique » au sujet de la psychanalyse, mais elle est secrètement travaillée par une position agnostique, voire incrédule quant aux thèses les plus décisives.

Le compte rendu de la *Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre aus den Jahren 1893-1906*, paru en 1907, en est un exemple paradigmatique :

Nous devons nous rappeler qu'il est parfaitement sans importance, aujourd'hui, de savoir si les résultats thérapeutiques de Freud peuvent ou non être obtenus d'autres manières ; s'il est bon ou mauvais de parler de leur sexualité avec des femmes jeunes ou âgées ; s'il existe ou non une conversion au sens que Freud donne à ce mot, une répression, une abréaction ; si toutes, ou seulement quelques-unes des maladies de cet énorme groupe qu'on appelle les névroses ont leur origine dans la sexualité. Quelles que soient les réponses à toutes ces questions spécifiques, elles ne peuvent affecter et atténuer la signification des découvertes freudiennes².

D'un côté, l'énumération de questions encore en suspens laisse intouchée la valeur de la découverte freudienne — comme si celle-ci était suffisamment établie pour n'être pas grevée par des questions de « détail ». Mais, de l'autre, on s'avise que ce qui est pour Bleuler de l'ordre du « détail » est, pour Freud, de l'ordre du « schibboleth », et que formuler autant d'interrogations revient à remettre en question les « réponses » de la découverte freudienne. En plaçant Freud au-dessus de ces questions, Bleuler « affecte » et « atténue » la « signification des découvertes freudiennes ». Ce faisant, il s'acquitte de la tâche de « labélisation », mais avec prudence, en irritant Freud par sa tiédeur. Là

1. Bleuler 1907a, p. 531-532.

2. Bleuler 1907a, p. 532.

où Bleuler veut se faire comprendre pour justifier la pertinence de l'analyse, quitte à la rendre acceptable en l'adoucissant, Freud est indifférent : « Les grands messieurs de la psychiatrie ont bien peu d'importance ; l'avenir nous appartient ainsi qu'à nos conceptions, et la jeunesse prend — sans doute partout — vivement parti pour nous¹. »

De là des divergences stratégiques et rhétoriques avec ses adeptes de Zurich qui sont directement aux prises avec le monde psychiatrique. Ainsi, là où Jung lui propose d'injecter la « solution analytique » en *dosis refracta* — en doses fractionnées et répétées —, on sait que Freud le supplie de n'abandonner « rien d'essentiel par ménagement pédagogique et par amabilité [...] ». Je crois en effet malgré tout en secret, dans les circonstances particulières du cas, que la plus grande sincérité est la meilleure des diplomaties² » ; et là où Bleuler s'évertue à publier dans la littérature psychiatrique l'apport de la méthode psychanalytique en voulant « aplanir » les résistances, et prévenir les malentendus, Freud défend, lui, son « *ceterum censeo* : fondons notre revue. On va insulter, acheter et lire³ » — c'est en assumant cette « provocation analytique » que le *Jahrbuch* pourra « entrer en scène autrement qu'une énième revue de psychiatrie et de maladies nerveuses, qui doit se fabriquer artificiellement un programme pour son premier numéro⁴ ».

Pour Freud, la vacuité de la psychiatrie est masquée par un programme « artificiel » — et, « dans leurs bons moments, les psychiatres eux-mêmes doutent que leurs agencements purement descriptifs méritent le nom de science⁵ ». Aussi est-il remarquable qu'il refuse d'emblée la « volonté de compromis et les égards pour les préjugés médicaux⁶ », qui semblent animer les assistants du Burghölzli. Contre l'air du temps, il accepte, lui, la possibilité de l'isolement. « Tous les fonctionnaires psychia-

1. F/J, p. 62.

2. F/J, p. 63.

3. F/J, p. 141.

4. F/J, p. 254.

5. Freud 1916-17a, p. 26.

6. F/J, p. 201.

triques du monde occidental ne me feront plus aucun effet dans leur unanime opposition¹. »

Cela n'exclut pas le calcul politique. Lors des préparatifs du premier Congrès international de Salzbourg, Freud en propose à Bleuler la présidence pour se placer sous le patronage d'une autorité, car il est attentif aux effets d'annonce : « Il est très honorable pour moi, et cela fera aussi plus d'effet à l'extérieur, que lui [Bleuler], en tant que le plus ancien et le plus influent de mes partisans, se mette à la tête du mouvement en ma faveur². »

De cette période, jusqu'à 1910, l'attitude de Freud avec Bleuler est donc double. Le bénéfice proprement psychanalytique des travaux du directeur du Burghölzli n'est pas « fameux³ », pour dire le moins, et Bleuler fait preuve d'une méconnaissance qui le laisse « à la traîne » de la « chose » psychanalytique. Freud écrit à Jung : « Le Burghölzli nous suivra bien en boitant comme toujours jusqu'à présent. Bleuler ne peut plus retourner en arrière, et depuis qu'il ne peut plus vous arrêter il n'est qu'utile, et inestimable comme "échelon intermédiaire"⁴ ». D'un autre côté, la rentabilité politique du soutien est manifeste : « Pendant le congrès⁵, écrit Abraham en octobre 1910, [Bleuler] a beaucoup débattu avec Kraepelin, Aschaffenburg et d'autres et tous le tenaient, à ce que j'ai entendu moi-même, pour un partisan parfaitement convaincu. Je crois que par là il fait plus de bien à la cause qu'il ne lui a fait de mal à l'occasion par une trop grande réserve⁶. »

L'adhésion des débuts s'accompagne chez Bleuler d'une résistance d'abord clandestine, puis toujours plus officielle, jusqu'à sa démission de l'Association psychanalytique internationale. De cette réception résistante naît une méfiance chez Freud envers son meilleur soutien en psychiatrie. À Jung qui qualifie de « grande bataille freudienne » le travail de Bleuler sur

1. F/J, p. 201.

2. F/J, p. 183.

3. F/A, p. 77.

4. F/J, p. 404.

5. Il s'agit du 4^e Congrès annuel des neurologues de Berlin.

6. F/A, p. 161.

les « Mécanismes freudiens dans la symptomatologie des psychoses », Freud répond qu'« il contiendra sans doute un progrès par rapport à la théorie de la sexualité, mais guère le progrès qu'il faut¹ ».

Telle est sa conviction : la réception de la psychanalyse ne peut qu'éveiller la résistance à la psychanalyse — y compris chez les psychanalystes. Sans quoi l'acceptation de la psychanalyse n'est qu'une attitude intellectuelle hypocrite. « Même votre chef, écrit-il à Jung, a accepté la sexualité infantile. Il faut, certes, qu'elle s'appelle autrement, pour ne pas choquer les âmes délicates, par exemple : sextité, sur le modèle d'autisme² » (où il faut entendre auto-érotisme). Plutôt violer la langue que la morale. Reconnaissance et évitement sont ainsi enserrés dans la même solution de compromis. C'est la question initiale, et ambivalente, de Bleuler : « Jusqu'à quel point³ » y a-t-il une vérité du sexuel ?

SUR L'AMBIVALENCE

L'ambivalence de Bleuler est perceptible à la fois dans sa réception théorique de la psychanalyse et dans sa relation personnelle à Freud. Or c'est à la suite d'une proposition de Bleuler que la catégorie clinique de l'ambivalence s'introduira dans le texte métapsychologique, où l'on verra Freud considérer que ce n'est « pas un hasard si ce fut justement à [Bleuler] que nous dûmes l'introduction dans notre science du précieux concept de l'ambivalence⁴ ».

L'écrit scientifique traduisant le mieux cette ambivalence théorique durable la signifie dès son titre : « La psychanalyse de Freud. Défense et remarques critiques du professeur Bleuler » (1910). C'est l'« apologie de la psychanalyse » évoquée dans la

1. F/J, p. 103.

2. F/J, p. 248.

3. Bleuler 1910, p. 47.

4. Freud 1925d, p. 86.

correspondance, que Freud trouvera finalement « juste et honnête », même si trop faussement « impartiale ». L'intérêt majeur de cette défense d'ensemble tient dans une volonté de discussion, voire de polémique, qui semble tout bonnement dépasser Freud. Celui-ci y voit certes un effort « honorable » de « faire remontrance aux adversaires de la psychanalyse de leur injustice et de leurs options arbitraires », mais constate que Bleuler le fait néanmoins « *suaviter in modo*¹ ». L'évaluation freudienne de l'écrit bleulérien est tranchée :

Dire du bien de ce travail qui dirige sa critique contre les deux parties serait si naturel de ma part que je m'empresse de dire ce que j'ai à objecter. L'article me paraît malgré tout partisan, bien trop indulgent pour les fautes des adversaires, bien trop sévère pour les défaillances des partisans. Cette caractéristique explique peut-être aussi pourquoi le jugement d'un psychiatre jouissant d'une aussi haute considération, d'une compétence et d'une indépendance aussi indubitables n'a pas exercé plus d'influence sur ses confrères. L'auteur de Die Affektivität (1906) ne doit pas s'étonner de ce que l'effet de son travail soit moins déterminé par la valeur de son argumentation que par sa tonalité affective².

Cela revient à interroger un certain mode d'incorporation de la psychanalyse par une psychiatrie qui s'en revendique officiellement mais résiste « de l'intérieur » à l'irritante blessure freudienne. C'est ainsi que tel ou tel « détail » de la théorie, auquel Freud avait donné une importance décisive, est passé sous silence par Bleuler ou renvoyé au rang d'un accessoire. Si ce n'est pas tout l'appareillage métapsychologique qui est jugé inutile, du moins en est-ce tel ou tel pan qui devient obsolète, abscons, et mérite d'être traduit « dans les termes de l'expérience ». Ainsi en est-il de la promotion inflationniste de l'affect qui a toujours le dernier mot dans la psychologie bleulérienne,

1. Freud 1914d, p. 75.

2. Freud 1914d, p. 75-76.

au détriment de la pulsion. Un détail gênant étant conçu comme quelque légèreté théorique de Freud, il convient simplement de l'omettre pour épurer la conception analytique de sa gangue spéculative (le « détail » est souvent un des « piliers de la théorie » analytique et entre dans la définition même de la psychanalyse¹).

Freud, fort des ruptures avec Adler et Jung mais aussi de l'échange avec Bleuler, formulera, en 1923, les conditions *sine qua non* d'appartenance à la psychanalyse : « L'acceptation de processus psychiques inconscients, la reconnaissance de la doctrine de la résistance et du refoulement, la prise en considération de la sexualité et du complexe d'Œdipe sont les contenus principaux de la psychanalyse et les fondements de sa théorie, et qui n'est pas en mesure de souscrire à tous ne devrait pas se compter parmi les psychanalystes². » Bleuler ne souscrit qu'en partie aux clauses de cette charte méthodologique. Il reconnaît l'existence de processus psychiques inconscients, certes, mais à condition d'amortir la doctrine de la résistance et du refoulement, qu'on peut bien concevoir comme un simple effet du « jeu des affects » ; le complexe d'Œdipe, évidemment, à condition de remettre en perspective, sinon minorer *de facto*, le prix accordé à la sexualité. Mais il méconnaît qu'on ne peut mutiler ces « contenus principaux de la psychanalyse » sans dénier la réalité de l'inconscient — déni retors qui prend le masque d'une sympathie pour la théorie analytique.

Un événement lexical traduit d'ailleurs ce rapport tronqué avec Freud. C'est l'arrivée de la « psychologie des profondeurs », locution par laquelle s'ouvre l'apologie bleulérienne, qui à la fois notifie et élude la spécificité freudienne. Que Freud en reprenne le terme à son compte, en considérant plus tard « qu'avec “psychologie des profondeurs” on ne veut rien dire d'autre que psychanalyse », ne change rien à l'ambiguïté de son usage chez Bleuler, où l'« exploration des profondeurs » renvoie à l'obscurité de la vie affective plus qu'à l'obscurité de la vie pulsionnelle.

C'est aussi toute la distinction entre une activité précons-

1. Freud 1923a, p. 65.

2. Freud 1923a, p. 65.

ciente et une activité inconsciente qui est relativisée. La barrière qui les tient écartées l'une de l'autre se trouve rasée. La notion de résistance dynamique provoquant un « rejet », tel que l'idée inconsciente est « coupée de la conscience » par des forces vives qui s'opposent à son admission, se voit amortie. Bleuler, malgré tous ses efforts, « n'arrive pas à aller au-delà d'une différenciation superficielle et descriptive du conscient et de l'inconscient¹ ». L'originalité d'un système inconscient est ainsi effacée. On comprend que Freud puisse finalement juger la compréhension qu'a Bleuler de l'inconscient comme l'un des meilleurs « exemples regrettables de méconnaissance et d'affaiblissement de notre ΨA^2 ».

Le malentendu renvoie Bleuler à une sorte de « malaise dans la psychanalyse ». Le désaccord avec ce qui pourtant le nourrit se manifeste dans l'effort sincère qu'il fait pour l'accepter. Là se marque la tentation des profanes en psychanalyse, singulièrement quand ils sont médecins, d'« améliorer l'analyse, de lui arracher ses crocs à venins et de la rendre agréable au malade³ ». Mais la rendre « acceptable » pour le public (selon le projet déclaré de Bleuler lui-même), c'est en réalité toujours essayer de la rendre acceptable pour soi-même. En quoi la résistance domine toujours la réception qu'on a de l'analyse, même si elle est valorisante : là se joue un déni interne de la Cause analytique.

Un des mérites de Bleuler est de donner à voir cette logique ambivalente, en la déployant en deux temps, le premier, d'appropriation, étant supprimé par le second, de condamnation au grand jour, quand il laisse s'exprimer ouvertement son opposition présente dès le début — tel est le sens de sa prise progressive de distance à partir de 1911, où la résistance montre de nouveau franchement son visage.

En témoigne la reprise, trois années plus tard, des problématiques critiques énoncées encore « provisoirement » dans son « Apologie », mais précisées et alourdies dans sa « Kritik der

1. F/Fer, t. I, p. 429.

2. F/Fer, t. I, p. 429.

3. Freud 1926e, p. 111.

Freudschen Theorien¹ » (1913). Les thématiques sont les mêmes — à ceci près que la critique passe avant la reconnaissance, et ne porte plus sur des questions de « détail », mais sur le fond. L'acceptation, elle, homologue çà et là telle ou telle thèse prometteuse. En un mot, la superstructure métapsychologique est condamnée dans son ensemble comme peu prouvée, sinon même « peu fondée », d'un point de vue théorique, mais les thématiques freudiennes validées, d'un point de vue clinique.

Cet écrit doit être lu dans sa dimension polémique, sur fond d'ordre du jour du Congrès des psychiatres allemands de 1913 à Breslau sur la « valeur scientifique de la psychanalyse² », qu'on a pu décrire comme une « action concertée parfaitement mise en scène contre la psychanalyse³ ». Bleuler en est rapporteur aux côtés d'Alfred Hoche (ennemi acharné de Freud, connu pour avoir évoqué la psychanalyse comme une « épidémie psychique sévissant parmi les médecins » et une « méthode diabolique née de tendances mystiques et pleine de dangers pour l'honneur de la profession médicale⁴ »).

Le contexte hostile décide de quel côté doit cette fois-ci pencher l'ambivalence — le renversement de l'amour en haine est signalé par Bleuler dans son introduction :

Ma critique précédente (« La Psychanalyse de Freud » [...]) a surtout mis en avant le positif. Ce travail constitue un complément à ce programme, il doit donc naturellement accentuer plus fortement les aspects négatifs. M'a conduit à cette dernière tactique également le fait qu'entre-temps pas une seule des conceptions qui m'apparaissaient comme possibles mais non prouvées n'ait été mieux fondée, alors que cependant, je dois explicitement le souligner, je n'ai trouvé aucune raison de modifier même une vétille de ce que je pensais alors ; les expériences suivantes ne m'ont apporté aucune contradiction,

1. Bleuler 1913a.
2. Hoche 1913a.
3. Falzeder et Burnham 2007, p. 1223-1244.
4. Hoche 1910.

mais seulement des confirmations ; je n'ai pas eu vent des nouvelles objections de la part de quiconque¹.

Freud est furieux à la réception du texte de Bleuler :

Par-delà toute ambivalence, c'est un courant régressif qui se manifeste nettement dans les élucubrations de Bleuler. Il accepte vraiment beaucoup moins qu'il y a deux ans. Autrefois, il avait coutume d'ajouter une formule de modestie, disant que, chaque fois qu'il m'avait contredit, il s'était ensuite aperçu que j'avais raison, que, etc.²

Aussi, les pseudo-demands adressées à Freud pour poursuivre le dialogue et les déclarations d'estime réitérées par Bleuler dans la correspondance privée n'y changent rien, et Freud peut juger « savoureuse et bien méritée » la recension assassine par Ferenczi de l'essai négatif de Bleuler : « Elle est d'une acuité et d'une pertinence rares³. »

À la lecture de ce bilan d'ensemble, on comprend que Bleuler n'a pas volé le diagnostic freudien d'ambivalence. C'est ce que retient Freud de son compagnonnage avec le directeur du Burghölzli :

Dans des essais ultérieurs, Bleuler s'est comporté d'une manière si négative à l'égard de l'édifice théorique de l'analyse, il a mis en doute et rejeté des parts si essentielles de celui-ci, que j'ai pu me demander avec étonnement ce qui restait de sa reconnaissance⁴.

Avis émis par Freud lui-même d'avoir à dresser le bilan de ce qui est admis et de ce qui est rejeté par Bleuler — au point de se demander ce qu'il reste de « psychanalytique » dans sa défense de la psychanalyse. Tel est en définitive le trajet paradoxal de Bleuler qui, partant d'une reconnaissance précoce de la portée

1. Bleuler 1913a, p. 665.

2. F/A, p. 233.

3. F/A, p. 255.

4. Freud 1925d, p. 86.

de la découverte freudienne lui permettant d'établir une théorie inédite de la schizophrénie — véritable « panégyrique » des idées psychanalytiques —, aboutira à faire marche arrière devant l'inconscient et à se laisser « ramener à la psychiatrie académique admise¹ ». Son trajet dessine une *réaction épistémique négative*, par laquelle, en cherchant à s'approcher de la vérité de Freud, il s'en éloigne toujours plus, jusqu'à un point d'incompréhension motivée — Bleuler « fait toujours comme si tout d'un coup il ne comprenait plus rien à rien² », écrit Freud.

C'est la fin du compagnonnage avec Bleuler. Le divorce est inévitable à partir du moment où celui-ci

a mis en lumière, dans sa "Kritik der Freudschen Theorie" (1913), l'envers de son attitude à l'égard de la psychanalyse. Il y ôte tant d'éléments de l'édifice théorique de la psychanalyse que ses adversaires pourraient bien se sentir satisfaits du renfort qui leur vient de ce défenseur. Cependant, ce qui oriente ces condamnations de Bleuler, ce ne sont pas des arguments nouveaux ou de meilleures observations ; elles ne sont fondées que sur l'état des connaissances de l'auteur, dont il ne reconnaît plus lui-même l'insuffisance, comme dans des travaux précédents. La psychanalyse semblait donc ici menacée ici d'une perte extrêmement sensible³.

Aussi est-il remarquable que, malgré la portée du malentendu révélé, Bleuler continue par la suite à faire révérence à Freud — sauf à considérer que l'ambivalence transférentielle, qui signe décidément un formidable attachement, fonctionne dans les deux sens :

Toutefois, dans son dernier article (« Die Kritiken der Schizophrenien », 1914), Bleuler ne craint pas de se risquer, au vu des attaques que lui a valu l'introduction de la psychanalyse

1. Abraham 1976, p. 66.

2. F/Bi, p. 177.

3. Freud 1914d, p. 76.

nalyse dans son livre sur la schizophrénie, à faire preuve de ce qu'il nomme lui-même de la « présomption ». « À présent je vais faire preuve de présomption : à mon sens, les diverses sortes de psychologies qui se piquent d'expliquer les connexions des symptômes et des maladies psychogénétiques ont obtenu jusqu'ici de bien piètres résultats, alors que la psychologie des profondeurs fournit un fragment de cette psychologie qui reste à créer et dont le médecin a besoin pour comprendre ses malades et les guérir rationnellement ; je pense même avoir fait, dans mon livre sur la schizophrénie, un tout petit pas vers cette compréhension. Les deux premières affirmations sont sûrement exactes, la dernière est peut-être une erreur. » Comme « psychologie des profondeurs » ne signifie rien d'autre que psychanalyse, nous pouvons pour le moment nous contenter de cette reconnaissance¹.

C'est tout à la fois revenir sur la critique exprimée, en déli-vrant finalement à Freud une présomption de pertinence, et cependant prolonger un peu plus loin le jeu ambivalent de la reconnaissance et du déni, en soulignant que si la psychologie des profondeurs est bien la seule à être parvenue à quelque réalisation dans l'explication des « corrélations entre les symp-tômes et les maladies psychogénétiques », il demeure qu'elle n'est qu'une part de cette psychologie... qui reste à créer. On comprend que Freud éprouve le besoin de préciser : la psycho-logie des profondeurs n'est rien d'autre que la psychanalyse. Encore fallait-il le dire « à haute voix² ». C'est ici que se pose la question politique de l'adhésion à l'*institution* psychanalytique — à mettre en regard d'une « politique » du discours psychanalytique.

1. Freud 1914d, p. 76-77.
2. F/J, p. 466.

POLITIQUE DE L'ANALYSE
ET MOUVEMENT PSYCHANALYTIQUE

Une grande part de la correspondance institue une véritable intrigue autour de l'adhésion de Bleuler, sous conditions, à l'Association psychanalytique internationale (API), et fait émerger, en retour, une critique de fond du style de l'autonomisation institutionnelle de la psychanalyse. Loin d'être anecdotiques, les tractations mettent le lecteur devant une certaine « politique de la psychanalyse » — qu'elles réinterrogent du point de vue historique dans le « mouvement psychanalytique ». Elles posent de front l'enjeu de l'institutionnalisation du discours analytique et de la stratégie d'une communauté qui veut assurer son autonomie par rapport à la médecine et à la psychiatrie.

L'intrigue « historique » est rappelée par Michael Schröter dans son introduction. D'un côté, Bleuler résiste à s'inscrire institutionnellement dans le mouvement psychanalytique, il oscille, irrésolu, avant de s'affilier à l'API après une rencontre avec Freud, puis la quitte en novembre 1911. De l'autre, Freud fait des efforts assidus pour s'attacher Bleuler — et sa notoriété.

En relisant les raisons qu'a Freud de fonder une association officielle (c'est dans cette correspondance que se dessine le plus clairement le « manifeste » freudien le plus complet pour la création d'une association), il convient d'expliciter les enjeux de fond du refus de Bleuler d'adhérer — mais d'adhérer à quoi ? C'est toute la question : à l'Association, certes, mais, au-delà, à la découverte freudienne même.

Cette fondation vise, pour Freud, à protéger la psychanalyse, plus par une parole constituante que par une ligne instituée, à la fois contre ses opposants, à l'extérieur, et contre ses partisans, à l'intérieur. « Les "partisans de Freud", écrit-il à Jung, sont de façon générale la cible des critiques, peut-être parce qu'on peut encore les rappeler à la raison, ce qu'avec moi, Dieu merci, per-

sonne n'essaie plus¹. » En regard des seconds, il ne s'agit pas d'interdire la discussion, mais plutôt d'éviter l'usurpation d'identité, en faisant en sorte que les dissidences sachent au moins où elles se mettent à diverger de la psychanalyse même. C'est l'époque où les prodromes des premières dissensions viennoises ne peuvent plus être méconnus : Freud apprend que la résistance peut renaître de chaque côté de la psychanalyse.

*Je sais, il vient pour chacun, une fois qu'il a surmonté les premiers succès, une époque amère et mauvaise dans la ΨA , pendant laquelle il la maudit, elle et son fondateur. Mais cela se calme par la suite et on en arrive à un *modus vivendi*. Voilà les réalités ! C'est la guerre ! [en français]².*

Il s'agit donc d'institutionnaliser un tel *modus vivendi*, même si aucune « paix » avec la psychanalyse ne peut être définitivement acquise, même de l'intérieur. Ce projet institutionnel, qui veut forcer les divergences scientifiques de fond à s'exprimer, est vécu par Bleuler comme une menace de sectarisme qui se traduit par de multiples hésitations. Le nœud du problème est que Bleuler ne voit là qu'une politique d'« exclusivité », voire « d'exclusion », et ne comprend pas qu'un champ de savoir ne peut se construire qu'en acceptant ce que Freud désigne comme la nécessité d'une certaine unilatéralité inhérente à la méthode.

Deux postures nettement différenciées ressortent effectivement de leurs longues tractations. L'une défend une stratégie de l'« entre-soi », évite la « polémique extérieure » et se concentre unilatéralement sur la fécondité propre de l'analyse. L'autre prône, d'entrée de jeu, une ouverture interdisciplinaire cherchant à multiplier les relations « exogamiques ». Alors que Freud souhaite assurer un futur à la psychanalyse en lui donnant un cadre institutionnel qui éviterait l'érosion de la doctrine sous l'effet de la dispersion et de l'hostilité des critiques, Bleuler lui oppose les « standards » de la science commune et l'*ethos* universitaire fait

1. F/J, p. 402.

2. F/J, p. 277.

d'incitations à la contradiction. Là où Freud refuse de discuter avec les critiques, Bleuler, en universitaire, revendique un débat contradictoire — dût-il gêner un Freud qui préfère un espace de travail libre de toute objection. Favoriser la divergence, ou fixer la cohérence.

Bleuler apparaît là à Freud aussi prudent qu'ambigu : au motif de pointer virtuellement (non sans quelque raison) le danger de l'organisation quasi religieuse, fermée sur elle-même, il refuse concrètement de prendre ses responsabilités institutionnelles et de prendre tout à fait acte de la spécificité de la méthode psychanalytique. Freud a d'ailleurs le plus grand mal à comprendre quel est exactement le « problème » avec Bleuler¹ — et les marques d'impatience sont innombrables sous sa plume : « Bleuler est "a nuisance !" Mais il nous faut tenir bon² » ; « Je n'ai pas non plus beaucoup de chances avec Bleuler. C'est comme si on pressait du linoléum contre son cœur. Cependant nous devons l'endurer³ ». C'est que « Bleuler est grandiose pour mal comprendre, quelque chose comme une anguille avec des piquants, si cela existe⁴ ».

Le malentendu tient à ce que, là où Bleuler reproche à l'association d'être trop exclusive d'un point de vue politique, et à la psychanalyse d'être trop « unilatérale » d'un point de vue scientifique, Freud considère, lui, que la politique d'« exclusivité » ne fait que traduire une nécessité épistémologique — celle de l'« unilatéralité » scientifique qu'il revendique pour le champ structurel de la psychanalyse.

1. La correspondance avec les disciples en témoigne : à Ferenczi, il dit être assez irrité par ses arguments « étrangement obscurs » (F/Fer, t. I, p. 237) ; à Abraham, « ses arguments sont fantomatiques et insaisissables, tout déborde de prétendus impondérables, et pourtant, il semble inébranlable » (F/A, p. 163) ; à Binswanger : « Ses arguments sont si obscurs, impondérables et incompréhensibles qu'il m'est difficile d'en faire quelque chose » (F/A, p. 163) ; à Jung : « Il y a une grande disproportion entre ses objections contre notre façon de procéder et les conséquences qu'il en tire. Il remplit la lacune avec des impondérables et des choses impossibles à saisir. Il se comporte toutefois en solliciteur, croit à la Cause, ne veut pas se séparer de nous » (F/J, p. 461).

2. F/J, p. 521.

3. F/J, p. 529.

4. F/J, p. 564.

Dans son texte consacré à une « difficulté de la psychanalyse » — une difficulté affective, comme on sait —, Freud souligne qu'il y va d'une identité scientifique :

Des adversaires peu avisés nous reprochent [...] de prendre en compte les pulsions sexuelles de manière unilatérale : l'homme aurait tout de même d'autres intérêts que sexuels. Mais cela, nous ne l'avons pas oublié ni dénié un seul instant. L'unilatéralité de notre position est semblable à celle du chimiste qui ramène toutes les combinaisons à la force de l'attraction chimique. Il ne nie pas pour autant la force de la pesanteur, il laisse au physicien le soin de l'évaluer¹.

Et en juillet 1915, en écrivant à James Putnam, Freud revient sur l'insistance volontiers partielle du regard analytique sur le fait que la chose analytique est exclusivement sexuelle : « [C'] est sans doute ce caractère unilatéral qui m'a permis de reconnaître ce qui reste caché aux autres ; cela justifie ma réaction de défense. Ce point de vue exclusif eut un jour son utilité, après tout². » Entendons que c'est précisément par ce caractère unilatéral que le freudisme parvient à sa propre découverte.

Ce « centrage », faisant sciemment abstraction des composantes auxiliaires, est à dire vrai constitutif de la rationalité freudienne : c'est la limitation artificielle du regard qui permet *a contrario* sa fécondité propre à mettre en valeur le caractère unique du « point obscur ». Il ne s'agit donc pas d'une négligence, de la part de Freud, qui omettrait ce qu'il y a à côté du sexuel, mais d'un expédient en quelque sorte méthodologique : « Je sais que lorsque j'écris, je restreins artificiellement ma vue afin de concentrer toute la lumière sur quelque point obscur, renonçant à la cohérence d'ensemble³. »

En face de cette insistance, la demande d'élargissement du champ du regard, régulièrement formulée par l'« ambition

1. Freud 1917a, p. 179.

2. Lettre à James Putnam du 8 juillet 1915, dans Freud 1979, p. 331.

3. Lettre à Lou Andreas-Salomé du 25 mai 1916, dans Freud 1979, p. 339.

interdisciplinaire » de Bleuler au nom d'une « cohérence d'ensemble », fonctionne de fait comme un déni de l'ambition propre du discours psychanalytique — en favorisant seulement le retour à l'obscurité du « point mort » si difficilement mis en lumière.

La ténacité freudienne à traquer le sexuel, là où Bleuler ambitionne de prendre en compte aussi (c'est-à-dire surtout) « le reste », ne renvoie pas en ce sens à une obstination, et encore moins à un sectarisme de la pensée : elle traduit le fait que le message de Freud est destiné à fonctionner comme une sorte d'obsession pour la cause perdue de la sexualité — à laquelle il faut rendre un « hommage » d'autant plus appuyé qu'il est de la nature du refoulement et de l'opposition du moi que de « faire du tort à la libido ».

Ce faisant, Freud n'est pas contre l'ouverture, mais il refuse une dispersion — qui trop embrasse... :

Nous ne pouvons tout de même pas, à côté de la promotion de la ΨA , inscrire à notre bannière par exemple les dons de vêtements aux écoliers qui ont froid. Cela rappellerait trop certaines enseignes d'hôtel : Hôtel d'Angleterre et du Coq rouge¹.

C'est une façon, non pas tant d'adresser une fin de non-recevoir aux idéaux adjacents, et notamment ceux qui animent Bleuler, mais de refuser la dilution de la teneur proprement psychanalytique dans des intérêts scientifiques divergents, légitimes, mais hétéronomes à la reconnaissance de l'inconscient et par conséquent trop prompts à en détourner de nouveau — la résistance ne demandant qu'une occasion de divertissement pour esquiver à nouveau ce qu'il était si difficile de mettre au jour, et qui est si chroniquement menacé d'effacement.

Il ne s'agit pas d'insister, par une pétition de principe, sur une fermeture disciplinaire obtuse, refusant la menace de dissolution méthodologique dans l'échange interdisciplinaire — risque après tout commun à tous les mariages épistémologiquement suspects. Il s'agit de pointer qu'en matière de psychanalyse l'interdisci-

1. F/J, p. 407-408.

plinarité peut bien être spécialement retorse, par l'aptitude de l'inconscient à se dérober à nouveau.

Il reste l'acte. Par la démission de Bleuler en novembre 1911, se trouve tranché à l'origine le conflit entre la stratégie insulaire de l'institution psychanalytique défendue par Freud, et la politique d'ouverture en direction du monde médical défendue par Bleuler — ce qui liquide historiquement le divorce institutionnel entre psychanalyse et psychiatrie. La lettre de Bleuler du 4 décembre 1911 accuse réception de la politique d'« exclusivité » analytique, et fixe l'image pérenne — à méditer — qui s'en dégage originellement dans le regard psychiatrique. La correspondance relance là, à la vérité, un questionnement rémanent, et nettement évocateur aujourd'hui encore, de toutes les politiques institutionnelles qui essaient de défendre la vérité de l'expérience freudienne. Jusqu'où faut-il s'ouvrir aux questionnements voisins de la psychanalyse pour l'enrichir et non la dissoudre, et à partir de quel point faut-il rompre le dialogue interdisciplinaire, dès lors qu'il n'offre plus que l'occasion inespérée d'un déni, qui ramène en deçà de l'acquis de Freud ?

En dernier ressort, cette correspondance nous invite à méditer le fait qu'« on n'obtient rien par des concessions à l'opinion publique ou à des préjugés régnants. Ce procédé est de plus tout à fait contraire à l'esprit de la psychanalyse dont ce n'est jamais la technique de vouloir camoufler ou atténuer des résistances. L'expérience a aussi enseigné que les personnes qui prennent la voie des compromis, des atténuations, bref de l'opportunisme diplomatique, se voient en fin de compte écartées elles-mêmes de leur propre route et ne peuvent participer au développement ultérieur de la psychanalyse¹ ».

1. Freud et Laforgue 1977, p. 254.

<i>Présentation</i> , par Michel Gribinski	7
<i>Avant-propos</i> , par Tina Joos-Bleuler	9
<i>Note sur la présente édition</i> , par Michael Schröter	13
<i>Freud et la psychiatrie</i> , par Thomas Lepoutre et François Villa	17
LETTRES 1904-1937	47
Extraits du journal d'Eugen Bleuler, 1909-1913	209
<i>Bleuler et la psychanalyse</i> , par Michael Schröter	215
<i>La psychologie des psychoses</i> , par Bernhard Küchenhoff	275
ANNEXES	295
Liste des ouvrages cités	297
Remerciements	309